

Parmi les galeries particulières, assez nombreuses à Brescia, on cite celles des palais Averoldi, Martinengo, Lecchi, Fenaroli, Cesaresco.

La Bibliothèque publique (*Biblioteca Quiriniana*), fondée en 1750, par le cardinal Ang.-Mar. Quirini, contient environ 30,000 volumes, de précieux manuscrits à miniatures, des diptyques d'ivoire, une grande croix d'un riche travail grec, donnée par Didier, dernier roi des Lombards, à sa fille Ansborg, abbesse du couvent de Sainte-Julie, de Brescia, et une précieuse collection de lettres autographes écrites au cardinal Quirini, par d'Aguesseau, les cardinaux Fleury et de Noailles, dom Calmet, Montfaucon, Voltaire, etc.

Le palais Broletto, ancien palais de la République, affecté depuis à la résidence des diverses autorités préposées à l'administration de la province, est un vieil édifice de la fin du XIII^e siècle, construit presque entièrement en briques. — N'oublions pas les nombreuses fontaines de Brescia; on en compte jusqu'à soixante-deux publiques et plus de quatre cents particulières, dit Valéry; elles sont alimentées par des aqueducs qui amènent l'eau des montagnes voisines; un de ces aqueducs, appelé l'Aqueduc du Diable, passe pour avoir été construit au temps de Tibère.

Brescia (siège de). En 1512, Jules II employa toute son habileté politique, toutes les ressources d'un génie intrigant et plein d'activité, à réveiller en Italie l'esprit d'indépendance nationale, et à rendre odieuse l'occupation du Milanais par les troupes françaises. Heureusement, Louis XII avait confié le gouvernement de cette magnifique province à son neveu Gaston de Foix, duc de Nemours. Dans des circonstances si difficiles, ce général de vingt-trois ans sut étouffer les excitations d'un courage impétueux pour déployer une prudence et un sang-froid qui eussent fait honneur au vieux Trivulce lui-même. Les Espagnols venaient de s'avancer sans obstacle jusqu'aux portes de Bologne, avec une armée redoutable, à laquelle le pape avait réuni toutes ses forces (janvier 1512); Gaston accourut comme la foudre à Pinalé, à une journée de Bologne, et profita d'une nuit obscure pour jeter dans cette dernière ville un secours capable de la défendre contre toutes les attaques des Espagnols, qui levèrent aussitôt le siège. Mais, tandis que le jeune général avait exécuté cette marche rapide, un corps vénitien avait surpris Brescia, grâce à la connivence des habitants, et tous les pays d'alentour s'étaient soulevés aux cris de *Vive saint Marc!* Cet événement nous créait un double danger: la révolte des pays bressan et bergamasque, et une nouvelle invasion des Suisses. Gaston ne perdit point son sang-froid, et combina aussitôt ses mouvements avec l'énergie et la précision qui font les grands capitaines. Laisant dans Bologne trois cents lances et quatre mille fantassins, il marcha rapidement sur Brescia, malgré la rigueur de la saison (février 1512), avec le reste de son armée. Pendant ce temps, Baglioni, capitaine des Vénitiens, s'avancant de son côté au secours de Brescia; mais Gaston, sans se laisser arrêter ni par les chemins rompus ni par les rivières débordées, atteignit à l'isola della Scala les Vénitiens, qui avaient plusieurs jours d'avance sur lui, les mit en déroute, et se montra subitement, comme un maître irrité, devant les murs de Brescia. Il fit aussitôt sommer la ville de se rendre; mais les habitants ne lui répondirent que par de sanglantes railleries. Leur situation était cependant périlleuse, bien qu'ils eussent avec eux près de douze mille hommes de garnison et plusieurs milliers de paysans armés. En effet, le château, qui commandait la ville, était encore au pouvoir des Français, et la ville restait sans défense de ce côté, ce qui exposait les habitants à se trouver entre deux feux. Peut-être eussent-ils accepté les conditions du duc de Nemours; mais ils furent retenus dans leur attitude hostile par la présence du provident André Gritti, ainsi que des troupes et des campagnards dévoués à Venise. L'armée française ne comptait pas plus de douze mille hommes; néanmoins Gaston n'hésita pas un instant à ordonner l'attaque: il plaça à la porte San-Giovanni, la seule porte de la ville qui ne fût pas murée, Yves d'Allègre, avec trois cents lances françaises, rangées sa gendarmerie dans un espace qui s'étendait entre la ville et le château et donna le signal. Les Français s'élançèrent aussitôt, au bruit des tambours et des trompettes. En vrai montagnard des Pyrénées, Gaston avait ôté sa chaussure de fer pour mieux s'affirmer sur ce terrain glissant, et tous les gentilshommes imitèrent son exemple. Du premier élan, nos soldats gagnèrent le pied des murailles; puis ils comblèrent les fossés et se précipitèrent devant les brèches ouvertes par le canon du château. Bayard, à la tête de sa compagnie de cent cinquante gendarmes et accompagné du capitaine de Molard, son ami, donnait à toute l'armée l'exemple de l'audace et de l'intrepidité, justifiant la phrase fameuse par laquelle l'a caractérisé un de ses historiens: *Assaut de bétier, défense de sanglier, fuite de loup*. Le combat fut rude et sanglant, et les Français ne parvinrent que difficilement à franchir le rempart. Comme le chevalier sans peur les animait du geste et de la parole, abattant avec sa terrible épée tous les ennemis qui osaient l'affronter, il fut frappé lui-même d'un coup

de pique qui l'atteignit à la hanche et le renversa tout sanglant: « Compagnon, dit-il alors au sire de Molard, faites marcher vos gens, la ville est gagnée; de moi je ne saurais tirer outre, car je suis mort. » Tout le monde, en effet, le crut frappé mortellement. Deux de ses archers détachèrent une porte, le posèrent dessus, après avoir éteint avec des lambeaux de leurs chemises le sang qui jaillissait à flot de sa blessure, et l'emportèrent doucement hors de la mêlée. La vue de son sang rempli les assaillants d'une nouvelle fureur. « Allons, mes camarades, mes amis, leur cria le duc de Nemours, allons venger la mort du plus accompli chevalier qui fut onc. Suivez-moi! » A ces mots, les Français se ruèrent sur les retranchements, enfoncèrent les ennemis, baillèrent un boulevard aux ceux-ci avaient élevé contre la porte du château, et pénétrèrent de rue en rue jusqu'à la place du Broletto. Là, il fallut livrer un second combat, car les Vénitiens s'y étaient reformés en bataille. Rompus de nouveau, ils se précipitèrent en désordre vers la porte San-Giovanni, par où ils espéraient gagner la campagne; mais ils se heurtèrent contre les hommes de fer d'Yves d'Allègre et se trouvèrent broyés comme dans un étai. Soldats, paysans, bourgeois tombèrent en foule sous les coups de nos soldats ivres de carnage; les rues étaient encombrées de cadavres. Cette épouvantable tuerie dura jusqu'au soir: Guicciardini ne fait monter le nombre des morts qu'à sept ou huit mille; mais Nardi en compte quatorze mille; le serviteur de Bayard, vingt-deux mille, et Fleuranges jusqu'à près de quarante mille. La malheureuse Brescia paya cher sa révolte: le pillage dura sept jours et le butin fut immense; Sismondi ne l'estime pas à moins de trois millions d'écus d'or. Les Français se livrèrent à d'épouvantables excès, que n'expliquent que trop les mœurs encore barbares de cette époque. Malgré les généreux efforts de Gaston, la plupart des couvents furent envahis, et l'on peut se faire une idée des excès qu'y commirent des soldats ivres de sang et de vin. La population de Brescia surpassait alors en richesse et en élégance toutes les villes lombardes. « Dedans icelle, dit le biographe de Bayard, sourdient tant de belles fontaines que c'est un vrai paradis. » Le comte Avogara et ses deux fils, qui avaient fomenté l'insurrection, furent décapités comme criminels de haute trahison. Il nous est impossible de ne pas faire observer ici que, s'ils avaient trahi leurs serments, c'était du moins en faveur de leur patrie, et il n'y a qu'une barbare et impitoyable politique qui puisse punir de mort une telle faute.

Au milieu de toutes ces atrocités, il s'est du moins trouvé un homme qui a couvert d'un dernier et immortel reflet ce renom de générosité attaché à la chevalerie française: en racontant la vie de Bayard, nous avons déjà rapporté la modération et la grandeur d'âme du loyal chevalier; il est donc inutile d'y revenir ici.

Brescia (insurrection de). En 1849, pendant la courte campagne de Novare, les villes lombardes s'insurgèrent en faveur des Piémontais. Le 21 mars, Côme, Lecco, Bergame, se soulevèrent; mais, entre toutes, la défense héroïque de Brescia mérite de passer à la postérité. Nous empruntons au général Ulloa le récit succinct des événements qui s'y accomplirent alors: « Pendant la guerre de 1849, les Autrichiens eux-mêmes donnèrent à Brescia le signal de l'insurrection. Le commandant de la garnison avait intimé l'ordre de payer immédiatement 130,000 livres, à compte sur une contribution de guerre imposée par Haynau. Le 23 mars au matin, le peuple, assemblé sur la place publique, se résolut à changer en plomb l'or qu'on lui demandait. Le cri de: « Vive l'Italie! mort aux barbares! » se fit entendre.

Le peuple court aux armes et attaque la citadelle.

A minuit, le château commence à bombarder la ville. Partout on élève des barricades. A la réception de ces nouvelles, le général Nugent accourt de Mantoue à marches forcées, et attaque les Brescians, qui, bien qu'inférieurs en nombre et dépourvus d'artillerie, résistent au choc pendant trois heures.

Le 27, Nugent reçoit des renforts du Vénétie et attaque de nouveau la place. Les Brescians font une sortie et repoussent les avant-postes. Les Autrichiens reviennent à la charge et sont battus pour la deuxième fois; leur général tombe, frappé à mort d'un coup de feu; mais alors, honteux de se voir tenus en échec par cette poignée de braves, ils se rallient et se ruent, avec une vraie fureur, sur la compagnie Speri, qui est obligée de céder et de chercher un refuge dans les montagnes. Là, dans une rencontre avec trois compagnies autrichiennes, elle est entièrement anéantie; son chef seul ne trouve pas la mort dans cette affaire.

Cette lutte héroïque continue pendant quatre jours, et les troupes de l'ennemi sont de plus en plus nombreuses. Le maréchal Haynau prend le commandement du corps d'opérations. Le 31, ce soldat, dont le nom rappellera éternellement la plus sanglante des répressions, enjoint à la ville de se rendre sans retard et sans conditions, menaçant de lui donner l'assaut et de la livrer au pillage, si, à midi, les portes ne lui étaient ouvertes.

La municipalité envoie un député à Haynau pour lui faire part d'une dépêche qu'elle a reçue, annonçant un armistice conclu entre les Autrichiens et les Piémontais, armistice qui promettait l'évacuation de la Lombardie par les Autrichiens. Mais le général refuse, et il attaque la ville avec furie de tous côtés. Les Brescians le reçoivent bravement et restent inébranlables derrière leurs barricades; mais le féroce Haynau met le feu aux maisons des faubourgs, et le nombre des Autrichiens l'emporte.

Alors la municipalité, voyant la ville aux abois, se résout à envoyer aux Autrichiens un religieux, le P. Maurice, demander grâce pour les habitants qui n'ont pas pris part à la lutte. Haynau promet de respecter la vie et les biens des citoyens; mais, aussitôt la ville prise, il déchaine ses hordes sauvages, qui mettent tout à sac. Pendant que cette soldatesque effrénée frappe sans pitié les femmes, les enfants, les vieillards et les malades, et se croit à l'abri de tout châtement, on annonce l'arrivée de l'intrepide et loyal Camozzi, riche propriétaire, accouru de Bergame, dans la nuit du même jour, à la tête de huit cents hommes. La nouvelle parcourt rapidement la ville, et un rayon d'espérance vient rendre la vie aux infortunés Brescians. Camozzi engage le combat; mais, après une lutte désespérée, se voyant cerné par vingt bataillons, il est obligé de disperser sa bande. Telle fut l'issue du plus brillant épisode de la guerre lombarde.

Les Autrichiens perdirent dans ces affaires 2,113 hommes tués ou blessés, parmi lesquels un général, deux colonels, un lieutenant-colonel, trois capitaines et trente-six officiers subalternes. Brescia tomba donc glorieuse et vengée, en forçant l'admiration même de ses ennemis.

A travers la brièveté et le ton un peu sec de ce récit, qui est moins une description qu'un rapport, on sent combien la lutte dut être ardente et terrible. Comme le dit très-bien le général Ulloa, les Autrichiens eux-mêmes ne purent refuser leur admiration à l'intrepidité patriotique de leurs ennemis, et le général Nugent, qui mourut deux jours après de sa blessure, institua la ville de Brescia sa légataire. Ce fut une belle et généreuse protestation contre les cruautés de Haynau. Ce misérable, ivre de vengeance, fit fusiller cent des citoyens les plus honorables, après leur avoir infligé la bastonnade. Il frappa, en outre, la province d'une amende de six millions, et la ville d'un supplément de contribution de 300,000 francs; il exigea, de plus, le remboursement des munitions consommées par ses troupes, et diverses sommes pour ériger un monument aux Autrichiens tombés pendant la lutte, ainsi que pour payer les bâtons dont il s'était servi pour faire fustiger par ses Croates des matrones et des religieuses brescians.

BRESCIAN, ANE s. et adj. (brè-si-an, ane). Géogr. Habitant de Brescia; qui appartient à Brescia ou à ses habitants: *Les BRESCIANI*. La population BRESCIANE.

BRESCIANI (Antonio), jésuite, érudit et publiciste, né dans le Tyrol italien en 1798, mort en 1862. Il appartenait à la famille des Fregose, qui a fourni douze doges à la république de Gènes. Il fit de brillantes études à Vérone, entra en 1825 dans la compagnie de Jésus, à Rome; dirigea, de 1828 à 1848, les collèges de Turin, de Gènes, de Modène et de la Propagande, et fut chargé, à partir de 1850, de rédiger le feuilleton de la *Civiltà cattolica*, journal archiépiscopale. Il y a inséré le *Julf de Verone*, la *République romaine*, et le *Zouge pontifical*, pamphlets historico-romantiques, qui eurent un succès de parti. Le père Bresciani passait pour un des écrivains les plus éloquents de l'Italie. Voici les ouvrages sur lesquels se fonde principalement sa réputation: *Lettres sur le Tyrol allemand*; *Essai sur quelques locutions toscanes*, et un livre sur l'île de Sardaigne, en 2 vol., son chef-d'œuvre.

BRESCIANO, peintre italien. V. BRESCE.

BRESCOU, îlot de France, dans la Méditerranée, sur les côtes du département de l'Hérault, arrond. et à 25 kilom. S.-E. de Béziers, à 1 kilom. d'Agde; 49 hab. Phare à feu fixe, de 18 m. de hauteur et 12 kilom. de portée; petit fort construit, en 1589, sur un rocher dans lequel sont creusés des batteries et des cachots où ont été renfermés plusieurs prisonniers d'Etat.

BRESELLO, ville du royaume d'Italie. V. BRESCELLO.

BRÉSICATE s. f. (brè-zi-ka-te). Comm. Sorte d'étoffe en usage parmi les nègres, et qui leur était vendue par le commerce européen.

BRÉSIL s. m. (brè-zil; il mil.). Comm. Espèce de bois rouge, employé pour la teinture. On dit plus souvent bois de BRÉSIL.

— Loc. prov. *Sec comme brésil*. Extrêmement sec, parce que le bois de Brésil s'emploie très-sec.

— Art cul. Quartier de bœuf séché à la cheminée: *Là on ne connaît point encore de mets plus délicats que les quartiers de bœuf séchés dans l'intérieur de la cheminée et appelés BRÉSIL*. (X. Marmier.) On dit aussi BRÉZI.

BRÉSIL (empire du), vaste contrée de l'Amérique du Sud, comprise entre l'embouchure

de l'Oyapok par 4° de lat. N., et l'estuaire du Rio-Grande du Sud par 34°30' de lat. australe; elle s'étend du cap San-Roque, sur l'océan Atlantique, par 37° de long. O., jusqu'à la rive droite de l'Yavari, un des affluents du fleuve des Amazones par 72° de long. O. Cet empire est borné, au N., par les Guyanes, le Venezuela et la Nouvelle-Grenade; à l'O., par le Pérou et la Bolivie; au S., par le Paraguay et l'Uruguay; enfin à l'E., par l'océan Atlantique. Ses frontières politiques ne sont encore exactement déterminées qu'avec le Pérou et l'Uruguay; sur tous les autres points, la ligne de démarcation est restée jusqu'à ce jour indéterminée. La longueur totale du Brésil, depuis le fort Maribatano, sur le Rio-Negro, jusqu'à la montagne de Castilhos, est de 4,364 kilom.; et sa largeur, comptée du Cabo Branco à l'embouchure du Javary, est de 4,038 kilom. carrés. De cette surface, sept dixièmes sont en forêts, en fourrés, en terres tout à fait vierges: un dixième consiste en rochers, marais, lacs et rivières, et deux dixièmes sont cultivés. Les côtes du Brésil, que les récentes explorations nautiques du capitaine Mouchez, commandant de l'avis à vapeur français le *D'Entrecasteaux*, ont fait connaître avec exactitude, sont très-élevées entre le cap San-Roque et la république de l'Uruguay, tandis que, dans l'autre partie, elles sont généralement basses et bordées d'une digue de récifs et ouvertes par les embouchures de plusieurs grands fleuves. Elles présentent un développement de 6,666 kilom., sont échancrées par plusieurs baies, par des havres nombreux, et présentent plusieurs bons ports. Les plus remarquables de ces baies, en allant du N. au S., sont: celles de San-Marcos et de San-José, à l'embouchure du Maranhão, et du Pinare; la baie de Tous-les-Saints, nommée aussi, par abréviation, *Bahia*, ou la baie par excellence; la baie de Rio-de-Janeiro et celle de Santos. Ces côtes offrent aussi les plus beaux ports du globe: Bahia, Rio-de-Janeiro, Porto-Seguro, Espirito-Santo, Pernambuco, Maranhão, etc. Les caps ne sont pas nombreux; on ne cite guère que celui de San-Roque à l'extrémité orientale, le cap Nord au-dessus de l'estuaire de l'Amazone, le cap Saint-Augustin dans la province de Pernambuco, et le cap Frio dans celle de Rio-de-Janeiro. Plusieurs îles bordent les côtes du Brésil; nous ne citerons que les plus importantes: Fernando, lieu d'exil pour les criminels; la Trinidad, en pleine mer; Sainte-Catherine, dans la province de ce nom; Marayo, grande île alluviale, aux embouchures de l'Amazone et du Para; Maranhão, à l'embouchure du fleuve de ce nom; Itaparica, à l'entrée de la baie de Bahia.

— **Orographie**. L'ossature orographique du Brésil est formée: 1° par les montagnes dites du Brésil, parallèles à la côte, depuis l'embouchure du Rio de la Plata jusqu'à celle du San-Francisco; 2° par la série des plateaux intérieurs de l'Amérique du Sud, qui se prolongent jusqu'au cap San-Roque. Ces deux systèmes de hauteurs se relient entre eux dans la Serra Villarica, entre les sources du San-Francisco et du Paraná. Les montagnes dites du Brésil commencent à l'embouchure du Rio de la Plata, dans la république de l'Uruguay, et se dirigent au N.-E., en séparant les eaux de l'Uruguay et du Paraná de celles qui tombent directement dans l'Océan; elles portent successivement les noms de *San-Paulo*, *San-Ignacio*, *del Tape*, *Tayo*, *Montequiera*, et *Espinhaço*, jusqu'à la *Serra Negra*, qui les réunit à la *Serra Villarica*, point central de tout le système brésilien. Ces différentes serra ont une altitude qui varie de 1,000 à 1,800 m. La partie la plus remarquable est la sierra de Espinhaço, qui est adossée à des plateaux nommés *Campos gerais*; elle a pour avant-terrasse la *Serra do Mar*, qui est à pic sur le littoral, et elle jette un contre-fort important, la *Serra Maracayú*, dont les rameaux vont barrer passage au Paraná. A partir de la Serra Villarica, les monts du Brésil s'étendent directement vers le N., en s'éloignant de la mer de 300 à 400 kilom. Ils prennent les noms de *serras do Itambé*, *Frio*, *Chapada* et *Tiuba*. Les monts *Itambé* et *Frio* renferment des mines de diamants, et présentent les points culminants de la chaîne: l'Itambé (1,920 m.) et l'Itacolumi (1,850 m.).

La chaîne des plateaux intérieurs de l'Amérique méridionale pénètre dans le Brésil par les *campos de Parecis*, plaines immenses et sablonneuses où le phénomène du mirage est très-commun; elle se continue par la sierra de *Pary*, qui donne naissance au Paraguay; elle descend du S.-E. à l'E. jusqu'à la sierra de *Seida*, qui jette, entre le Paraguay et le Paraná, un long contre-fort appelé sierra *Amambay*; plus loin, elle prend le nom de sierra de *San-Marta*, puis de sierra *Pyrineos*, d'où descend le Tocantim. En ce point, la chaîne se bifurque: un des rameaux s'étend au S. sous le nom de sierra *Marcella* et, après avoir séparé le Paraná du San-Francisco, va se réunir à la Serra Villarica; l'autre rameau se dirige vers le N. sous le nom de serras de *Tabatinga* et de *Piahy*, en séparant le San-Francisco du Tocantim, et va finir au cap San-Roque par des collines insignifiantes.

— **Constitution géologique, aspect général**. Au point de vue géologique, toutes ces montagnes sont assez mal connues, excepté dans les parties qui renferment des diamants; la longue chaîne qui longe la côte et la plupart des ma-